

Long format Jean Prouvé, le visionnaire humaniste de Nancy devenu icône de l'architecture et du design

Par L'Est Républicain - 07 févr. 2021

L'œuvre du Nancéien Jean Prouvé a profondément marqué l'histoire de l'architecture et du design du XXe siècle. Fils de Victor Prouvé, l'un des fondateurs de l'école de Nancy, filleul du maître verrier Emile Gallé, ami des plus grands architectes tels que Le Corbusier et Oscar Niemeyer, adulé par Renzo Piano, Norman Foster, Jean Nouvel ou encore Jacques Ferrier, boudé aussi par les architectes mondains de son époque, Jean Prouvé n'était ni architecte, ni ingénieur, ni designer. Il était tout cela à la fois. "Ni tout à fait architecte, ni seulement constructeur", disait son fils Claude.

Certes, son génie est d'avoir perçu et développé des techniques combinant "un esthétisme simple et saisissant avec des matériaux et un assemblage pratiques et rentables", comme l'écrit Niels Peters. Mais son avant-gardisme ne peut être dissocié de sa personnalité discrète, modeste, généreuse et pleine d'humanité.



L'œuvre du Nancéien Jean Prouvé a profondément marqué l'histoire de l'architecture et du design du XXe siècle. Fils de Victor Prouvé, l'un des fondateurs de l'école de Nancy, filleul du maître verrier Emile Gallé, ami des plus grands architectes tels que Le Corbusier et Oscar Niemeyer, adulé par Renzo Piano, Norman Foster, Jean Nouvel ou encore Jacques Ferrier, boudé aussi par les architectes mondains de son époque, Jean Prouvé n'était ni architecte, ni ingénieur, ni designer. Il était tout cela à la fois. « Ni tout à fait architecte, ni seulement constructeur », disait son fils Claude. Certes, son génie est d'avoir perçu et développé des techniques combinant « un esthétisme simple et saisissant avec des matériaux et un assemblage pratiques et rentables », comme l'écrit Niels Peters. Mais son avant-gardisme ne peut être dissocié de sa personnalité discrète, modeste, généreuse et pleine d'humanité.



Claude Prouvé



Élevé dans l'esprit humaniste de l'école de Nancy

Jean Prouvé n'a que 4 ans quand sa famille s'installe à Nancy au début du XXe siècle. La ville est en pleine effervescence. Depuis l'annexion de l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne en 1871, la cité des Ducs est devenue la capitale de l'Est de la France et la Meurthe-et-Moselle le département le plus riche de France sous l'impulsion d'une industrie florissante et l'essor de la production sidérurgique. Artistes, industriels, investisseurs et mécènes ayant fui les territoires annexés s'y établissent. Ils partagent cette forte aspiration à faire tomber la barrière traditionnelle entre arts majeurs et arts mineurs et militent pour un art total, cet Art Nouveau qui commence à faire des émules un peu partout en Europe.



Il se caractérise par des couleurs, des rythmes, des formes inspirées de la nature : des arbres, des fleurs, des insectes, des animaux. L'Art Nouveau doit occuper tout l'espace, « L'école de Nancy », fondée en 1901, sera son fer de lance. Sa devise ? « L'art dans tout, l'art pour tous ». Architecture, meubles, verreries, l'influence de cette nature est partout. Son principe : une production industrielle d'objets d'art en grande quantité, à faible coût, pour le plus grand nombre.



Ne jamais copier, ne jamais plagier, créer

Cette école et son enseignement humaniste seront fondateurs dans la construction de la pensée et de l'homme que fut Jean Prouvé.

Né à Paris le 8 avril 1901, il est le fils de Marie Duhamel, une pianiste, et Victor Prouvé, peintre, sculpteur, graveur mais aussi l'un des fondateurs de l'école de Nancy.

Ce dernier lui choisira d'ailleurs comme parrain son ami Émile Gallé, le célèbre maître verrier et l'une des grandes figures du mouvement Art Nouveau.



Émile Gallé

Mon père Jean Prouvé s'est beaucoup inspiré de l'école de Nancy. On ne peut pas comprendre son travail sans l'influence de cette éducation au milieu de ces esprits créatifs. Il en retiendra des valeurs : ne jamais copier, ne jamais plagier, créer pour le plus grand nombre et pour le bien-être de tous. Bien avant 1936, il accordera ainsi des congés payés à ses salariés qu'il appelait ses compagnons. Il leur octroyait aussi des primes. Les bénéfices servaient d'abord à investir dans un outillage performant mais aussi à distribuer des bonus. Et lui ne s'en accordait pas », raconte Catherine Drouin-Prouvé.

En 1939, il instituera même une assurance complémentaire payée par l'entreprise. Dans son livre d'entretien avec Armelle Lavalou, Jean Prouvé dira de l'école de Nancy : « Tous ces gens avaient l'amour du monde ouvrier, prônaient une collaboration étroite entre industriels, artistes et artisans. Ils étaient révolutionnaires sur tous les plans et principalement sur le plan de la production industrielle destinée au plus grand nombre.

Des socialistes avant l'heure. Leur idée était que tout objet devait être un

objet de qualité, que toute architecture devait être de son époque. Leur règle principale que je me suis efforcé d'appliquer était la suivante : l'homme est sur terre pour créer ».



Victor Prouvé

Il aimait aussi à rappeler le souvenir de son père lui parlant de l'esprit de l'école de Nancy et de son inspiration dans la nature : « Tu vois comment l'épine s'accroche sur la tige de cette rose ? ». En ouvrant la paume de sa main, Victor Prouvé en parcourait d'un doigt le contour et ajoutait : « Regarde, comme le pouce sur la main. Tout cela est bien fait, tout cela est solide, ce sont des formes d'égale résistance, malgré tout, c'est souple ». A Armelle Lavalou, Jean Prouvé avouera que l'école de Nancy aura influencé son travail. « Et puis, j'en suis sorti, j'ai évolué. J'ai évolué parce qu'ils m'avaient appris qu'il fallait évoluer ».

La chance de sa vie : l'apprentissage

Quand le petit Jean Prouvé sortait de l'école, il filait dans l'atelier de son père pour papillonner au milieu de ce bouillonnement d'artistes et d'artisans. Il écrira bien plus tard : « Le métier de forgeron fut une vocation chez moi dès l'âge de 10 ans. Forger l'acier, le transformer, l'ajuster puis l'associer au bois : boulonner, régler, faire tourner étaient dans l'esprit de l'acte de l'enfant ». A l'adolescence, il « attrape la tuberculose et la maladie ne lui permet pas de poursuivre un enseignement académique », rapporte encore sa fille Catherine Drouin-Prouvé. La Grande Guerre arrive et elle finit par enterrer ses derniers espoirs de devenir aviateur ou ingénieur.



Jean Prouvé à l'atelier de son père Victor Prouvé

En temps de guerre, une famille de sept enfants dont le chef de famille est artiste, peintre, a forcément des difficultés », dira Jean Prouvé. Pour commencer à gagner sa vie, il bifurque donc dans l'apprentissage et là encore cette voie contribue à le façonner. « Il a fallu que j'entre en apprentissage. Je pense que cela a été la plus grande chance de ma vie, une chance oui... Je pense que tout est parti de là », estime-t-il. Victor Prouvé l'envoie en formation chez un ami sculpteur-forgeron : Emile Robert. « Son atelier se trouvait à Enghien, en région parisienne », avance Catherine Drouin-Prouvé. C'était un « mystique », assure Jean Prouvé, il voulait « sauvegarder la tradition du métier et la transmettre aux jeunes ». Le petit Nancéien fait des étincelles. Il

devient rapidement son meilleur apprenti. Alors pour parfaire sa formation, il part se perfectionner à Paris chez un ferronnier réputé de l'époque, Adalbert Szabo, d'origine hongroise. Jean Prouvé a beaucoup appris de ses années d'apprentissage, entre 16 et 20 ans. Une vie avec les ouvriers, faite de sueur, de partage, à travailler jusqu'à 12 h par jour. Une période stimulante qui s'achève avec son incorporation sous les drapeaux en 1921.



Jean Prouvé, apprenti forgeron dans l'atelier d'Emile Robert, vers 1917

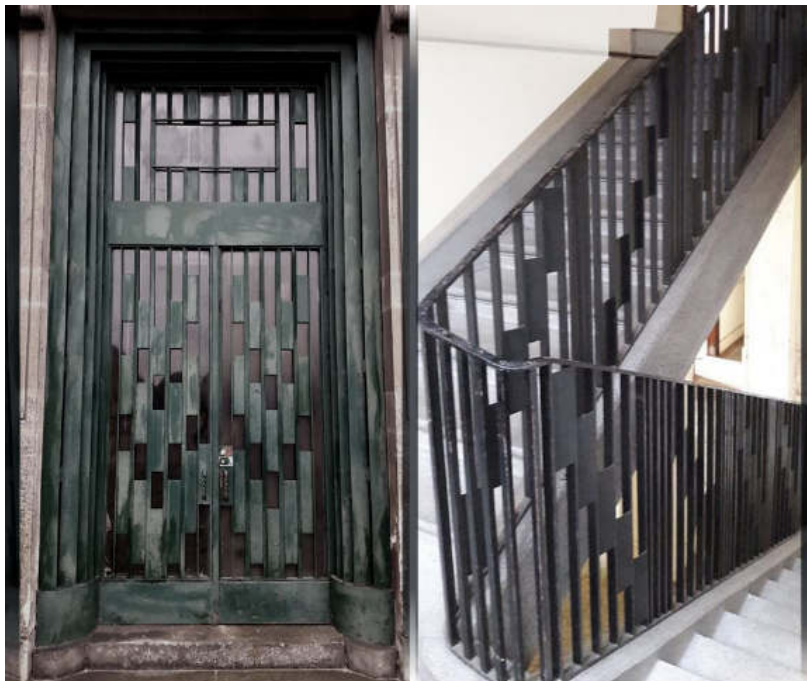


En-tête de l'atelier de ferronnerie rue du Général Custine et portrait de Jean par Victor Prouvé.

Premier atelier rue du Général Custine à Nancy

Après deux ans de service militaire, Jean Prouvé revient à Nancy. Il va travailler à la forge de l'école des Beaux-Arts. Un ami de la famille lui propose alors son aide pour ouvrir son premier atelier et c'est là que l'aventure commence, le 1er janvier 1924, rue du Général Custine à Nancy. Il travaille avec trois compagnons, collabore avec des architectes nancéiens, porte le tablier en cuir de forgeron et forge essentiellement des lampadaires, des grilles, des balcons, de la ferronnerie d'art.

En 1925, il épouse Madeleine Schott avec qui il aura cinq enfants, quatre filles (Françoise, Simone, Hélène et Catherine) et un garçon (Claude). Il participe aussi à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de Paris.



Porte et rampe d'escalier réalisées entre 1927 et 1928 pour le bâtiment administratif des Cristalleries de Nancy.

Il y réalise deux grilles intérieures pour le Pavillon de Nancy et de l'Est de la France, qui seront remarquées et publiées. Il est surtout subjugué par Le Corbusier. L'architecte fait sensation avec son « pavillon de l'Esprit nouveau », conçu comme la cellule-type d'une unité d'habitation confortable et élégante. Robert Mallet-Stevens, Pierre Chareau y exposent aussi. Et Jean Prouvé est conquis par cette nouvelle génération d'architectes et leur modernité. Il change sa manière de construire et se consacre alors à l'architecture comme entité et non plus segment. Il abandonne les techniques traditionnelles de façonnage à chaud de corps pleins (donc lourds) au profit de corps creux (légers) issus du pliage de feuilles de métal à froid. En 1927, avec pas grand-chose en poche, il remonte à Paris pour aller frapper à leur porte. Il commence par

celle de Robert Mallet-Stevens.

Une grille pour Mallet-Stevens

Jean Prouvé n'a jamais oublié sa première rencontre avec l'architecte Robert Mallet-Stevens. La conversation a été rapide. Son hôte lui lâche d'emblée : « Ce que vous faites m'intéresse énormément... Bon, eh bien écoutez, je construis une maison nouvelle à Paris, il faut me faire une grille ». Jean Prouvé lui propose de lui adresser un dessin, un devis. La réponse est sèche : « Ni dessin ni devis, envoyez-moi une grille ! » Ce sera la grille de l'hôtel particulier Reifenberg et elle est la première pièce réalisée par Jean Prouvé qui contribuera à sa renommée.

Le Corbusier : si proche et si distant

Il sera également accueilli par Le Corbusier. Une rencontre fondatrice d'une grande amitié entre les deux hommes mais qui ne donnera lieu que très rarement à des collaborations. « J'ai toujours eu la grâce de Le Corbusier. Et moi je l'ai beaucoup admiré... Mais nos idées de l'architecture étaient tout à fait différentes. Je n'ai fait pour lui que des détails dans ses constructions. Pour la cité radieuse, j'ai construit tous les planchers et les escaliers qui permettaient d'accéder à la mezzanine », avoue Prouvé.



Leur toute dernière collaboration aura lieu d'ailleurs en Franche-Comté, pour la chapelle de Ronchamp. Mais Le Corbusier n'est déjà plus de ce monde quand Prouvé réalise le campanile de Notre-Dame-du-Haut, « une structure légère et aérienne où le vide est amplifié par la finesse des éléments en métal », note Olivier Cinqualbre, sans doute l'un des plus grands experts de Prouvé, dans son livre « Le Corbusier – Jean Prouvé : proches à distance », réalisé dans le cadre de l'exposition éponyme dédiée

aux deux architectes à Saint-Dié-des-Vosges. Olivier Cinqualbre illustre parfaitement les liens qui les unissaient : « Une histoire d'amitié retenue, d'estime réciproque, de combats partagés, de foi dans le progrès ». Jean Prouvé nouera en revanche une vraie complicité dans la vie et professionnellement avec le cousin de Le Corbusier, l'architecte et designer genevois Pierre Jeanneret.

1929, des projets à profusion et la maladie

« De forgeron d'art, je suis très rapidement passé à la construction. J'ai été l'un des premiers à construire avec de la tôle pliée », expliquera-t-il. En 1929, il conçoit et dépose ses premiers brevets pour des portes métalliques, cloisons amovibles, fenêtres à guillotine. Pour Citroën, il habille d'une façade vitrée le garage Marbeuf à Paris, une cathédrale de 10 étages. Quatre ans plus tard, il livrera à la marque aux losanges des études sur son premier mur-rideau pour la gare-routière de La Villette.

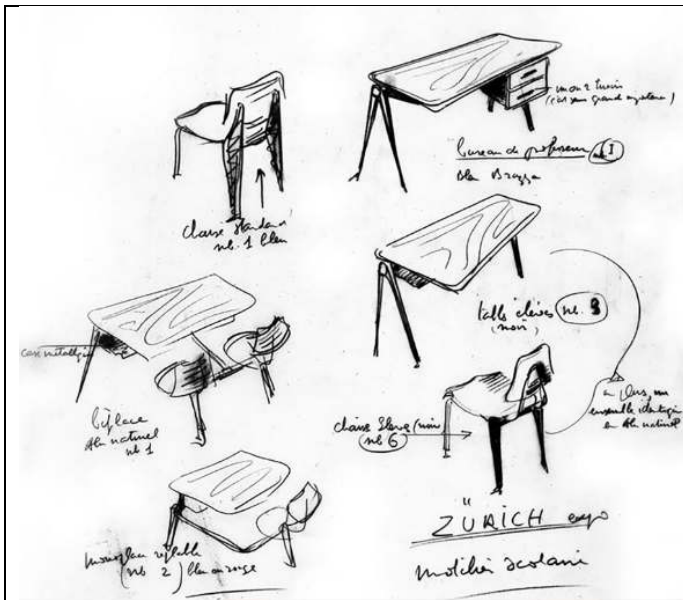
1929, ce sont aussi deux nouvelles techniques qu'il expérimente. Elles portent sur l'usage des feuilles d'acier (matériau nouveau) mises en forme par la presse plieuse et des postes à souder (outils nouveaux). 1929, c'est enfin l'année où Jean Prouvé tombe sévèrement malade suite à un grave problème rénal.

« Il échappera à la mort de justesse. Le chirurgien qui l'opérait a voulu le laisser partir. Heureusement, l'anesthésiste qui était un ami de mon grand-père lui a demandé de tout tenter. Sans lui, il n'aurait pas survécu », éclaire à nouveau Delphine Drouin-Prouvé. En 1931, ce problème de santé le conduira à changer les statuts de sa société et à désigner son beau-frère comme repreneur en cas d'une autre sévère complication médicale.

Les années 30 marquent une accélération des créations de Jean Prouvé. A l'étroit rue du Général Custine, il déménage ses ateliers rue des Jardiniers en 1930 et change donc de statut social. « Les Ateliers Jean Prouvé S.A. » voient le jour

« Il est aussi intéressant de construire un meuble qu'une tour de 300 m de hauteur »

Entre 50 et 80 compagnons travaillent pour lui. Il meuble ainsi la cité universitaire de Nancy dont du mobilier est aujourd'hui encore conservé au musée des Beaux-Arts de Nancy. Il se lance dans la production de chaises (1934) et de pupitres d'école à deux places (1936). Au musée de Nancy, on peut ainsi apprendre que ses chaises dites « standard » sont significatives de sa « pensée constructive ».



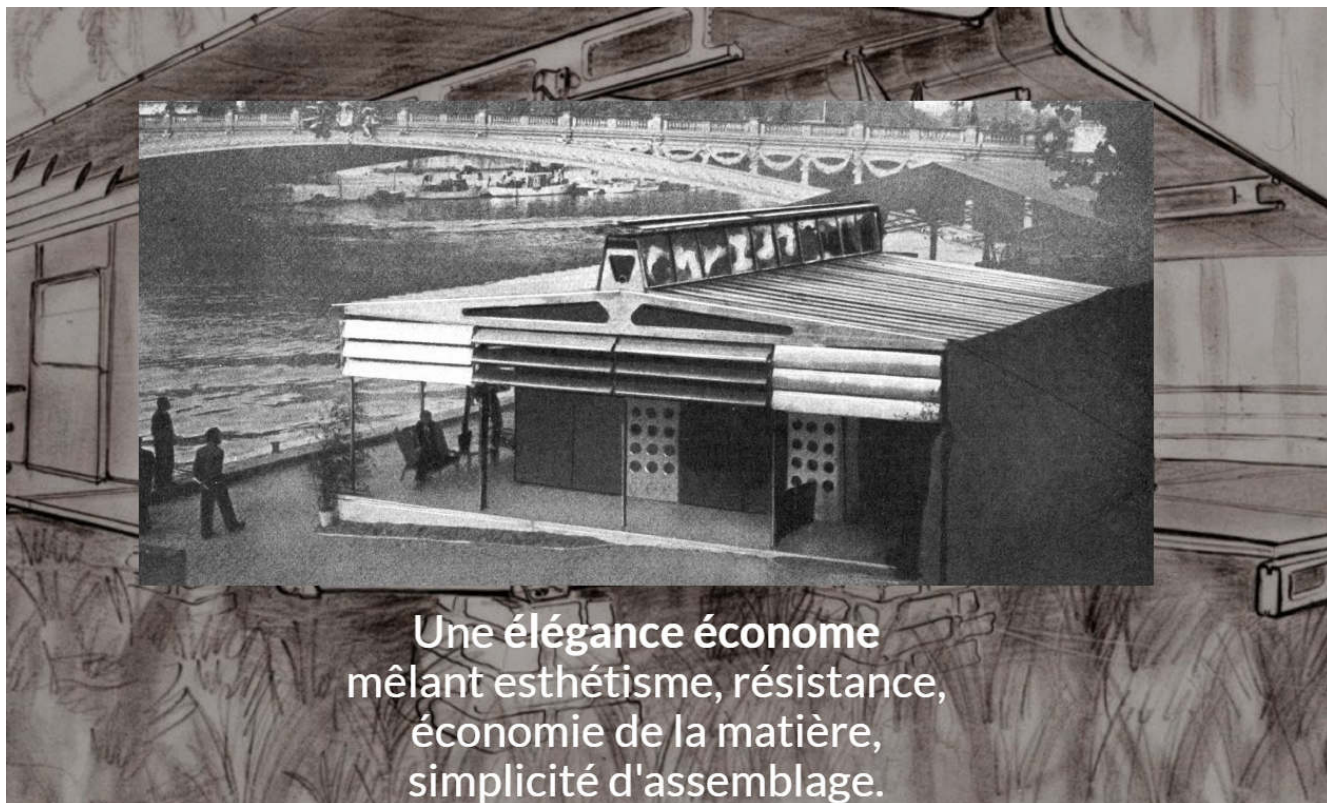
L'idée de Jean Prouvé « est de combiner un piétement arrière en tôle pliée d'une grande solidité, supportant aussi le dossier, avec des pieds avant plus fins ». Quant aux pupitres, leurs formes dynamiques « sont révélatrices de la fascination de Jean Prouvé pour les automobiles et les avions ». En 1937, avec l'aide de Jacques André, il composera pour le pavillon de l'UAM à l'occasion de l'Exposition internationale des arts et techniques de Paris, des fauteuils de jardin avec pour la première fois l'utilisation de la tôle d'acier perforée. Il réutilisera cette technique au cours des années 50 pour la construction de panneaux de façade. Il s'en servira aussi comme un des éléments stylistiques de son œuvre, même si pour Jean Prouvé le style découle d'une philosophie et d'un usage raisonné et frugal de la matière (aux endroits où s'exercent les forces), non pas de la recherche gratuite d'un effet plastique. L'esthétique épurée et nerveuse découle de la résolution singulière de problèmes constructifs. Le style n'est pas recherché en tant que tel, il est le résultat d'un processus.



Catherine Prouvé devant la maison tropicale

Cette tôle d'acier perforée se retrouvera notamment dans les panneaux de la maison tropicale « percée d'ouvertures circulaires destinées au passage de l'air et de la lumière », précise Nils Peters dans son livre « Prouvé ». Pour Catherine Drouin-Prouvé, son père entendait ainsi trouver « plusieurs fonctions à chacune de ses pièces ». Une « élégance économe » mêlant esthétisme, résistance, économie de la matière, simplicité d'assemblage. Il ne voit pas non plus de différence entre le design et l'architecture. « Il est aussi intéressant de construire un meuble qu'une tour de 300 m de hauteur », insistait Jean Prouvé. Les années 30 marquent aussi ses premières

collaborations avec Charlotte Perriand.



« Le triomphe de la construction en tôle d'acier »

Durant les années 30, Jean Prouvé noue aussi des relations fortes avec des architectes. Ces collaborations vont lui permettre de libérer toute son imagination et exprimer son talent. Entre 1935 et 1939, par exemple, les échanges nourris avec les architectes Marcel Lods et Eugène Beaudoin, ainsi qu'avec l'ingénieur Bodiansky, donnent naissance à un projet exaltant, innovant : « La Maison du peuple et le marché couvert de Clichy », considérée comme « le triomphe de la construction en tôle d'acier ».



Ainsi dans une interview Jean Prouvé disait au sujet de la Maison du peuple-marché-théâtre de Clichy : « Tout d'abord des dessins d'architecte que j'ai revus dernièrement dans les archives de la Ville de Clichy, que j'avais naturellement oubliés et qui n'ont absolument rien à voir avec ce que le bâtiment est devenu au cours des étapes d'exécution. Ce bâtiment, dans mon esprit, puisque l'étude m'en avait été confiée non seulement techniquement, pour la conception, mais également pour l'exécution, était évidemment une chance inespérée de pouvoir faire une telle démonstration... ».



Pour Catherine et Delphine Drouin-Prouvé « c'est notre préférée. Sans doute son œuvre la plus importante ». Avec la première application du mur-rideau et un bâtiment complètement mobile et adaptable (toit coulissant, plancher escamotable, cloisons articulées). Lors de sa visite, l'architecte américain Frank Lloyd Wright s'exclama avant la guerre : « Aux États-Unis, nous n'en sommes pas là ! »

Tout y est. Et notamment sa conception de la préfabrication, la recherche de la simplicité dans le montage et surtout « que tout élément de détail ne fut pas réductible à une fonction

primaire », souligne Nils Peters. « Ici, par exemple, le détail de la jonction entre les panneaux de façade devaient non seulement contribuer à la stabilité de l'ensemble, mais aussi empêcher une éventuelle perte de chaleur due à une liaison rigide ». Jean Prouvé s'agaçait d'ailleurs que l'on ne retienne de la Maison du peuple que son mur-rideau. Certes, la façade de ce monument de Clichy, au passage menacé aujourd'hui par un projet immobilier et dont la préservation inquiète le monde de l'architecture, est reconnue comme l'une des premières en mur-rideau. Mais Jean Prouvé n'aimait pas que l'on dise qu'il était l'inventeur du mur-rideau, « car, ce faisant, on dissocie cette façade de l'ensemble construit, or c'est un tout ».



Les premières maisons démontables

En 1938, alors que son frère benjamin Pierre « était un élément dynamique » de l'atelier, son autre frère Henri dessine des détails de la maison BLPS (Beaudouin, Lods, Prouvé, Forges de Strasbourg). « A l'époque, il y avait le désir de partir en week-end, nous sommes peu après 1936 et les premiers congés payés. Leur idée était d'imaginer une maison que l'on transporte comme une tente, qui se monte en quelques heures par deux personnes, avec des éléments de 4 m maximum, sans maçonnerie. Cette maison sera présentée à Paris à l'occasion de la Sixième Exposition de l'habitation au Salon des arts ménagers en janvier 1939 », indique Delphine Drouin-Prouvé.



Le descriptif était admirable :

Volume : 30 m², surface construite : 11 m² |

Surface habitable : 8 m² | Durée de montage : 5 heures | Durée de démontage : environ 2 heures |

Prix : 25.000 francs.

A l'automne 1939, Jean Prouvé décide de répondre à une commande de l'armée. Le général Dumontier lui demande d'élaborer dans les plus brefs délais un modèle de « baraque » pour douze hommes, montable en quelques heures. Après la maison

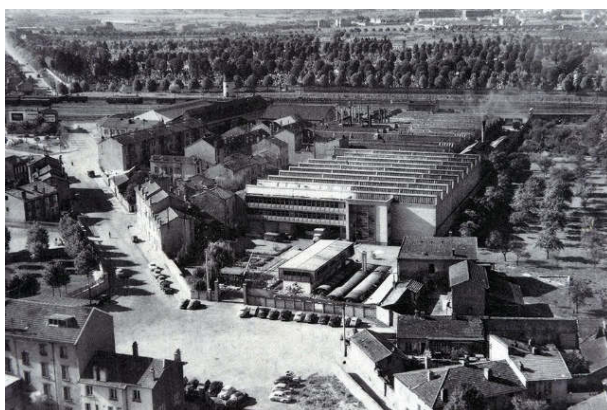
BLPS, Jean Prouvé venait justement d'expérimenter pour le camp de vacances d'Onville un système constructif se composant d'une ossature extérieure servant de supports à des panneaux en bois. Il en reprend le principe et réalise un test de montage devant l'état-major du génie militaire en Alsace. L'armée lui commandera dans la foulée 275 « baraques » mais la production sera stoppée avec l'invasion de la France en 1940.

De résistant à maire de Nancy

Quand la guerre éclate, Jean Prouvé réussit à conserver une partie de ses ouvriers tout en refusant avec fermeté de travailler pour l'occupant allemand. A partir de 1943, il s'engage de plus en plus dans la résistance. Il n'appartient pas à un seul réseau mais s'implique dans des opérations effectuées par des organisations différentes. C'est pour son engagement et son action de résistant que Jean Prouvé est nommé maire de Nancy au lendemain de la libération de la cité des Ducs, le 18 septembre 1944.



Son ami, l'architecte Pierre Jeanneret, le félicite tout en émettant des réserves : « Des actes de justice spontanés ont éclaté, je me doutais que vous étiez dans le coup... Votre honnêteté, votre enthousiasme, votre esprit humanitaire ont été reconnus. Bravo Prouvé ! Mais, un grand MAIS ! Vous n'allez pas nous priver de votre grâce à plier de la tôle. Organisez-vous et faites l'impossible pour ne pas être débordé. Vous êtes le seul à ma connaissance apte à traiter techniquement, spirituellement et sainement les problèmes qui nous préoccupent, moi en particulier... Vous êtes un chef indispensable dans les méandres de la tôle et de la construction, vous devez le rester ». Et il va le rester. Car parallèlement, il se préoccupe des sinistrés.



Les Ateliers

Il abandonne ses fonctions de maire, le 18 mai 1945, en refusant de se présenter aux élections. Il a mieux à faire. Il quitte toutefois ses fonctions « en ayant rétabli en douceur les institutions, œuvré à l'amélioration du quotidien et proposé des idées neuves en termes d'urbanisme et de fonctionnement au sein de la mairie », écrit Lisa Laborie-Barrière dans le livre référence « Jean-Prouvé », édité à l'occasion de l'ouverture des expositions de Nancy en 2012.

Les maisons des sinistrés



Immédiatement après la libération, le bureau d'études Prouvé se met à l'ouvrage et commence à travailler, en concertation avec les ateliers et de manière interactive et décroisonnée, à des pavillons destinés à loger les sinistrés.

Dans la foulée, le ministre de la Reconstruction passe commande de 450 logements d'urgence pour les sinistrés de Lorraine et de Franche-Comté. La France est en effet à reconstruire : 460.000 immeubles ont été détruits et deux millions sont endommagés. Les logements que propose Prouvé s'inscrivent dans la continuité des « baraques » démontables.

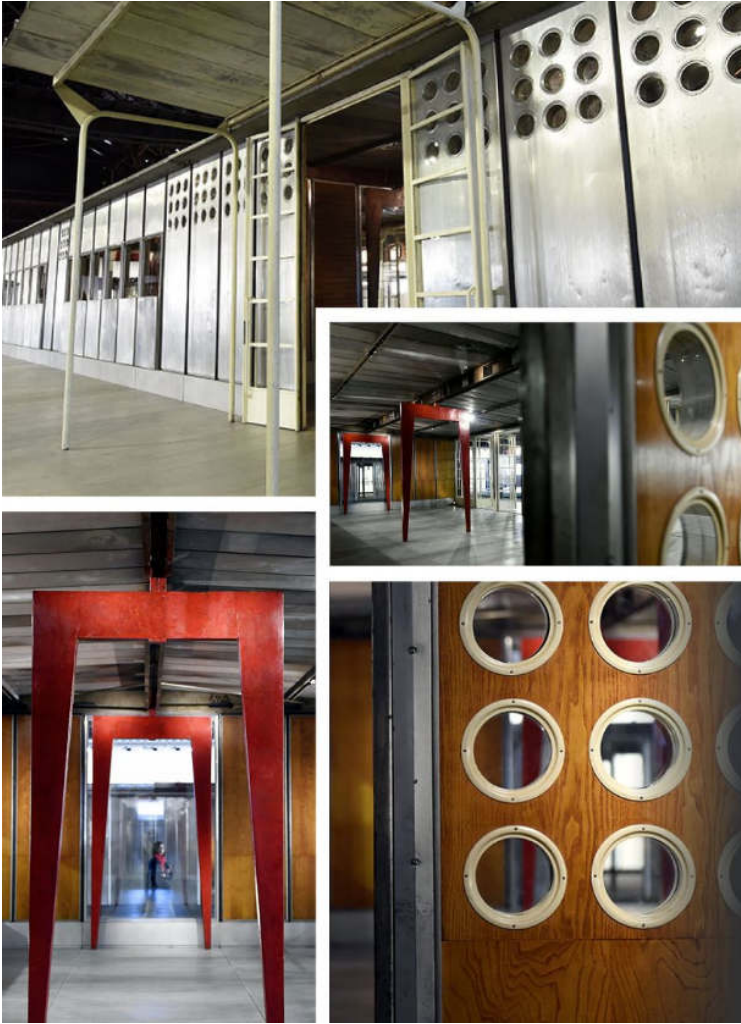
Il perfectionne le système à portique axial et imagine une maison de 36 m² (6 m x 6 m), « cloisonnée en trois pièces, habitables le jour même du montage, ce qui permet à la population rurale de rester sur place, le temps que soient reconstruits les bâtiments », détaille Catherine Coley dans le premier des 15 tomes très documentés consacrés à l'architecture de Jean Prouvé et écrits pour la galerie Patrick Seguin. Pour y parvenir Jean Prouvé applique ce qu'il a vu outre-Manche lors d'une visite à l'automne 1945 : « J'ai vu en Angleterre une usine dans laquelle on fabriquait 8.000 fenêtres par jour ; là c'est normalisé et très bien fait. J'ai vu une autre usine dans laquelle on sortait une porte métallique toutes les six minutes et c'est très bien fait ».



Pour Jean Prouvé, l'avenir ce sont donc des maisons « usinées ». Sur ce principe il réalisera ou sous-traitera les 450 maisons commandées pour la reconstruction. Plus de la moitié sera d'ailleurs fabriquée aux Ateliers à Nancy, les autres seront sous-traitées à des entreprises de Franche-Comté.

D'autres projets émergent et poussent Jean Prouvé à se mettre à la recherche de nouveaux terrains pour une nouvelle usine. Il jette son dévolu sur une vaste parcelle dans la banlieue nord de Nancy, une cimenterie désaffectée entre Meurthe et canal, à Maxéville.

« Sachez que je suis mort en 1952 »



La période de Maxéville sera la plus intense de Jean Prouvé constructeur et industriel. Deux cent personnes y travaillent et le bureau d'études conçoit sans cesse de nouveaux projets, débouchant sur la création d'un alphabet des structures Prouvé. L'un des projets les plus marquants sera le concept de structures en « coque ». Les travaux inhérents trouvent une première concrétisation en 1951 avec la livraison de l'observatoire de Paris dont le corps principal est constitué d'une seule voûte autoportante de 16,40 m de long. Il y aura ensuite le shed de l'imprimerie de Mame. C'est du reste lors du montage de ce shed que Prouvé eut l'idée d'appliquer le principe de la « coque » à l'habitat. Les prototypes furent dessinés pour la marque Citroën mais finalement les quatre premières maisons « Coque » seront livrées pour la cité « Sans souci » de Meudon. A Meudon, il livre dans le même quartier 10 des 25 maisons qu'il avait préfabriquées à la demande du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU). La maison standard « Métropole » qu'il y implante dispose d'un ou deux portiques en U renversé. Les façades, en panneaux d'aluminium, sont totalement novatrices pour l'époque. Malheureusement, tout ne se passe pas

comme prévu et les quinze maisons qui n'ont pu y être montées le furent finalement ailleurs en France et même en Algérie.



Maison "coque" présentée au salon des Arts ménagers en 1951

Si l'entreprise a le vent en poupe, elle a besoin d'être recapitalisée à plusieurs reprises. En 1949, l'Aluminium Français rentre dans le capital. Entre la filiale commerciale de ce groupe, La Studal, et Jean Prouvé, les relations vont vite se dégrader. En 1952, le nouvel actionnaire devenu majoritaire, La Studal, interdit à Jean Prouvé l'accès à ses ateliers. Leurs intérêts divergent. D'un côté Jean Prouvé veut économiser la matière. De l'autre La Studal avait un intéressement de vente d'aluminium à la tonne.

L'année suivante, Jean Prouvé démissionnera et quittera l'usine de Maxéville pour ne jamais y remettre les pieds. De cet épisode, Jean Prouvé ne cessera de répéter : « Sachez que je suis mort en 1952 ».

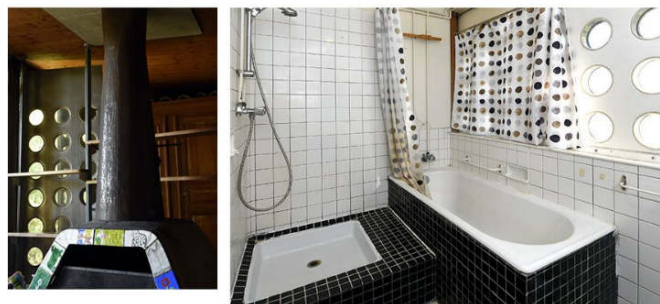
La maison sur les hauteurs de Nancy faite de « bric et de broc »

Après son départ de Maxéville, Jean Prouvé va renaître à 53 ans et s'investir dans de nombreux projets. Le premier,



celui qui lui tient à cœur depuis des années : construire une maison familiale. Il voulait une maison qui épouse et respecte son environnement. Il trouve un terrain sur les hauteurs de Nancy, à flanc de colline, juste en dessous du Haut-du-Lièvre.

Dans le dernier entretien qu'il accorda à Isabelle Da Costa, le 13 mars 1984, il confia à propos de sa maison : « Quand on construit, il faut penser en particulier au site, et à tout ce qui en dépend. Il s'agit ici d'un terrain à très forte pente, qui était inoccupé, sauvage, simplement parce qu'il est en pente, et que les gens ne voulaient pas habiter sur la colline. Nous avons fait des chemins qui permettaient d'arriver jusqu'ici, à ce niveau et donc de construire... Ce n'était pas du terrain d'apport, ce qui m'a fait supposer qu'il était autrefois planté de vignobles car nous avons retrouvé des restes de différentes terrasses qui se sont,



petit à petit, comblés ». Le choix de ce terrain n'est donc pas un hasard.

En réalité, Jean Prouvé va pouvoir y appliquer les grandes lignes de ces principes constructifs. Des matériaux légers car le site est difficile d'accès, rapides à assembler à partir d'éléments préfabriqués. Avec l'aide de sa famille et d'amis, sa maison sera montée en l'espace d'un été. Il rêvait d'un toit « coque » mais comme il n'avait plus accès à son entreprise, il n'a pu reprendre que des panneaux produits pour d'autres projets. Prouvé disait souvent d'ailleurs : « Ma maison de Nancy est quelque chose de très particulier, réalisée avec les éléments récupérés de mes ateliers. Une maison de « bric et de broc », faite « avec des restes ». Mais comme le dira Renzo Piano à Nancy, « le meilleur témoignage que l'on puisse avoir de l'homme et de son œuvre, c'était ici avec sa maison : ténacité, sobriété, inventivité, évidence... ».

L'architecte des « Jours meilleurs »

1954, c'est également un terrible hiver. L'abbé Pierre, ancien député de Meurthe-et-Moselle pousse un cri d'alarme après qu'une « femme vient de mourir gelée cette nuit... sur le trottoir ». Il veut permettre aux plus démunis d'avoir un toit.

Il nourrit alors le projet de leur créer des logements. Son opération sera baptisée « Les Jours meilleurs » et prévoit de construire 200 maisons individuelles. Jean Prouvé grâce à des contacts nancéiens parvient à le rencontrer. Il lui présente son modèle « Alba », conçu durant ses années à Maxéville.

Pour les « Jours meilleurs », son concept ne sera qu'une variante de ce modèle avec une « cuvette » en béton qui formait l'assise et un noyau intérieur qui soutenait la toiture. Le bloc comprenait dans le même volume un chauffage, la ventilation, la salle d'eau, les toilettes et la cuisine. La maison devait faire 32 m² et le prototype est construit sur les quais de la Seine.



Les plus grands architectes de l'époque saluent son travail. Le Corbusier ira jusqu'à confier : « Jean Prouvé a élevé sur le quai Alexandre-III, la plus belle maison que je connaisse, le plus parfait moyen d'habitation, la plus étincelante chose construite, conclusion d'une vie de recherches. Et c'est l'abbé Pierre qui la lui a commandée ». Mais voilà la position du bloc sanitaire ne satisfait pas le MRU. Il réclame une fenêtre dans la salle d'eau. « Jean Prouvé aurait pu faire cette modification. Il s'était déjà adapté à ce type d'exigence par le passé. Mais là, il n'a rien voulu savoir, rien voulu modifier. Comme un artiste qui ne veut pas que l'on touche à son œuvre. Cette histoire démontre

aussi que Jean Prouvé était un vrai créateur », argumente Catherine Coley.

Les créations du phénix

Depuis son départ des ateliers de Maxéville, Jean Prouvé multiplie les projets. « On vous a coupé les abattis, il faut vous débrouiller avec ce qui vous reste », lui avait d'ailleurs écrit Le Corbusier après sa mise à l'écart de Maxéville. Jean Prouvé renaît tel le phénix et crée à tour de bras. Il s'installe à Paris et revient chaque fin de semaine à Nancy. Il va ainsi fabriquer les chaises et du mobilier pour la cité universitaire d'Antony, près de Paris, le Pavillon du centenaire de l'aluminium encore à Paris (1954), l'Institut français des pétroles (1955), la Buvette de la source Cachat à Evian (1956), l'école nomade de Villejuif (1957).



Ecole provisoire de Villejuif (1957)

En 1957, les « Constructions Jean Prouvé », nées trois ans plus tôt, sont absorbées par la Compagnie industrielle de matériel de transport (CIMT). Jean Prouvé est responsable du département bâtiment et conserve la liberté d'exercer les fonctions d'ingénieur conseil. Il travaillera pendant 10 ans pour cette compagnie pour laquelle il fabriquera 300.000 m² de panneaux de façade. En 1967, il s'installe à son compte comme ingénieur conseil à Paris. Il continuera inlassablement à imaginer de

nouveaux concepts, comme des structures spatiales en 1968 ou les fameuses stations-service pour Total.

Il construit aussi des maisons. On pense à celle édifiée pour sa fille Françoise sur les hauteurs de Saint-Dié-des-Vosges (1962), la très belle maison Gauthier. Il y a également la villa Dollander au Lavandou, la villa Seynave à Grimaud ou encore la maison Jaoul à Mainguérin.

Prouvé enseignant

Parallèlement, il enseigne depuis 1957. Prouvé est en effet nommé cette année-là titulaire de la chaire des arts appliqués au CNAM. Il y enseignera jusqu'en 1970. Ses cours étaient particulièrement prisés par de nombreux étudiants en architecture en rupture avec les académismes de l'enseignement des Beaux-Arts. Enseigner lui offrira une réelle tribune pour « donner de l'architecture une vision extensive, éloignée des conceptions traditionnelles », écrit Jean-François Archieri dans le livre « Jean Prouvé », publié en 2012.

Président du jury pour le concours du centre Pompidou

Catherine Coley se souvient très bien de l'épisode où Jean Prouvé a présidé le jury du concours du centre Beaubourg (qui deviendra par la suite le centre Georges Pompidou), en 1971. « J'habitais dans sa propriété de Nancy. Il vivait à Paris, revenait chaque week-end et moi j'occupais son ancien bureau, en bas de la maison. Il était particulièrement affecté par les critiques qui lui étaient adressées ». Car l'ordre des architectes n'est pas tendre. Il lui reproche de ne pas être architecte et de juger des projets d'architectes. Jean Prouvé fera front. La veille du jour où fut procédé au vote, il alla se recueillir à la chapelle de Ronchamp.

Le jour du vote, c'est le projet de Renzo Piano et Richard Rogers qui l'emporte. Ils étaient étrangers et évidemment cela a nourri la cabale contre Prouvé. Il confiera à Armelle Lavalou : « J'assume la responsabilité qui a été la mienne dans cette histoire, même si je n'en ai pas dormi pendant trois mois. J'ai suivi la construction de Beaubourg, je m'y suis habitué. Piano est devenu un ami. Mais si j'avais eu à construire ce bâtiment, je l'aurais construit autrement... Mais Beaubourg reste pour moi un bâtiment courageux, le seul de ces dernières années. Et le public l'a bien compris, qui l'a plébiscité immédiatement ».

Enfin la reconnaissance

Il a fallu attendre 1963 pour que le monde de l'architecture commence à reconnaître l'importance de l'œuvre de Jean-Prouvé. Cette année-là, il reçoit le prix Auguste-Perret de l'Union internationale des architectes. L'année suivante, le musée des arts décoratifs de Paris consacre une exposition sur son œuvre. D'autres suivront. En 1972, il est médaillé de la recherche et de la technique de l'Académie d'architecture. En 1982, François Mitterrand lui remettra la médaille de commandeur de la Légion d'honneur. La reconnaissance la plus remarquable est celle qu'il reçut en 1981. On lui attribue en effet le prix Erasme aux Pays-Bas, avec ces mots : « Il consacra sa vie à essayer d'intégrer les moyens industriels à l'architecture, pour donner à notre environnement une dimension plus humaine ». Après tous ces honneurs, Jean Prouvé se retire dans sa maison de Nancy où il s'éteindra le 23 mars 1984, à presque 83 ans. Il rejoignait ainsi Perret et Le Corbusier, les deux autres grands architectes du XXe siècle et qui avaient tous les trois pour point commun de ne pas être... architectes.

Prouvé et le marché de l'art

Jean Prouvé, ce visionnaire humaniste, à la fibre sociale, dont l'engagement visait à l'amélioration du bien-être pour tous par des méthodes industrielles, aurait sans doute été amusé par l'effervescence qui règne autour de ses œuvres dans les maisons de ventes aux enchères. Une forme de reconnaissance de ses idées. En 2007, une des deux maisons dites « tropicale » qui se trouvait à Brazzaville au Congo sera ainsi vendue 5 millions de dollars chez Christie's à New York.



Table "Trapèze"

Une table « Trapèze » dite « table centrale », partira quant à elle à plus d'1,2 million d'euros 8 ans plus tard, à Paris. A chaque vente, les amateurs se ruent sur ses objets. La moindre chaise dite « standard » s'envole à plus de 4.000 €. Mais cet engouement pour le marché de l'art n'est pas qu'une question de gros sous. Les galeristes comme Patrick Seguin, Philippe Jousse, François Laffanour et Eric Touchaleaume contribuent certes à cette spéculation mais sans eux, il faut bien reconnaître que nombre de pièces auraient disparu ou n'auraient pu être restaurées. C'est tout le paradoxe de ce marché de l'art. Et rien ne semble l'arrêter puisque, récemment, la villa Dollander au Lavandou, construite par Henri et Jean Prouvé entre 1949

et 1951, a été mise à prix à plus de 6,5 millions d'euros.

La cote et l'engouement autour de Jean Prouvé a forcément conduit à l'émergence de faussaires et la vente de contrefaçons. Plusieurs faux Prouvé ont ainsi circulé. La justice a été saisie et des enquêtes sont en toujours cours.

Nancy et Jean Prouvé

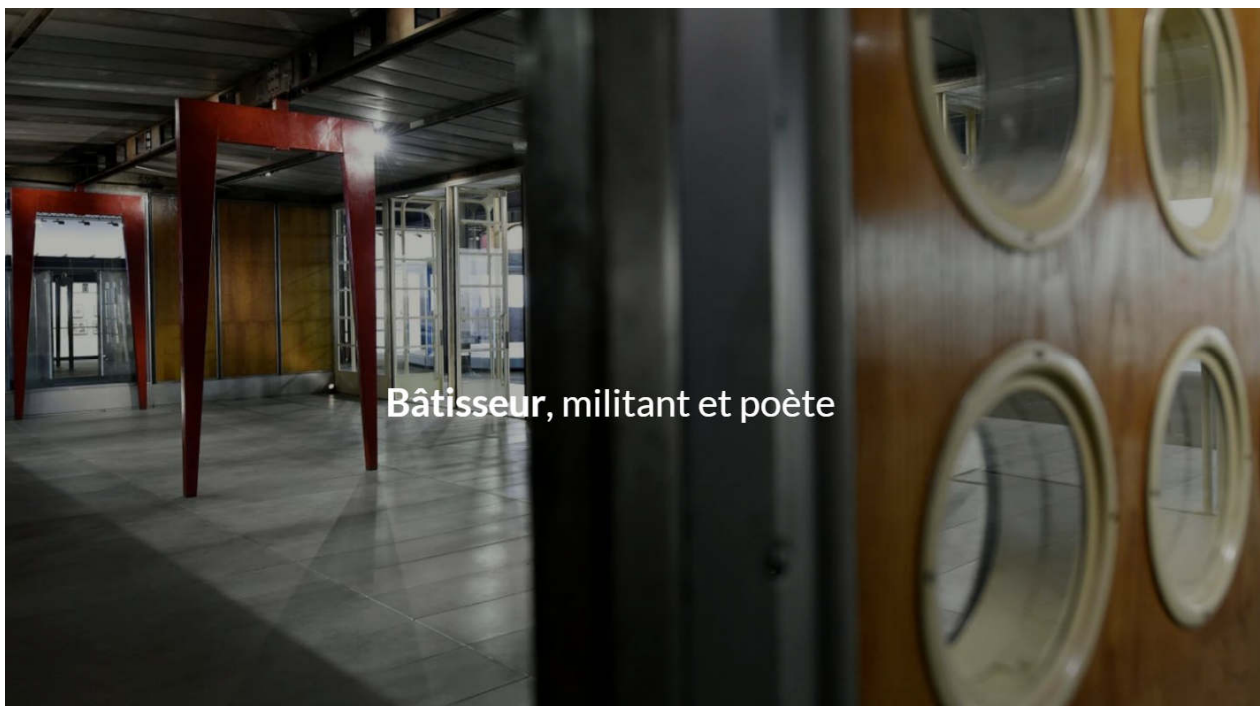
Catherine Coley l'admet, Jean Prouvé n'a pas toujours eu la reconnaissance qu'il mérite à Nancy. Si son œuvre est mondialement célébrée, étrangement c'est davantage son père, Victor Prouvé, qui jouissait d'une plus grande aura dans la cité des Ducs.



Haute de 10 m, la chaise n°4 place Stanislas en 2012

Alors certes, la ville lui a consacré des manifestations en 2001 pour son centenaire. En 2012, une galerie Jean Prouvé est inaugurée au musée des Beaux-Arts. Sur Nancy, si toutes les archives de Jean Prouvé jusqu'à son départ de Maxéville sont conservées aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle (les autres se trouvent au centre Pompidou), les objets et pièces emblématiques du concepteur nancéen sont répartis en plusieurs lieux. La directrice du musée de la place Stanislas, Susana Gallego, a donc décidé de recréer un réel espace Jean Prouvé. « Nous avons des prêts qui sont repartis ou vont repartir. Il y a aussi des grandes pièces qui se trouvent au musée de l'histoire du fer de Jarville et que nous allons rapatrier au musée des Beaux-Arts. Le musée a en charge aussi la maison de Jean Prouvé. Notre idée est de rendre cet ensemble plus accessible ». Pour janvier 2022, le musée proposera donc un nouveau parcours Jean Prouvé

avec des collections qu'il espère enrichir par des prêts mais aussi par de nouvelles acquisitions. Marion Pacot, en charge de la collection Jean-Prouvé au musée, fixe l'objectif : « Notre ambition est de mettre en avant toute la pluridisciplinarité de Jean Prouvé ».



La modernité de Jean Prouvé

Pour Marion Pacot, Jean Prouvé demeure toujours d'une grande modernité. « Il était en avance sur son temps. Il concevait des maisons préfabriquées qui devaient s'adapter au terrain et qui pouvaient être démontées rapidement sans dégrader l'environnement ». Cet engagement de Jean Prouvé pour la défense de l'environnement, il l'a lui-même formalisé dans le seul livre qu'il a écrit en 1969 et qui a été publié en 1971. Un livre qu'il s'est refusé de signer, preuve encore de sa grande modestie. « Heureusement, nous avons retrouvé dans ses archives plusieurs pages manuscrites qui nous confirment qu'il en est bien l'auteur ».

Mais cette modernité comment la préserver ? D'un point de vue architectural, Grégoire André, architecte du patrimoine basé à Nancy et à qui l'on doit la restauration de l'école communale de Vantoux, en Moselle, construite en 1950, avance deux tendances et une difficulté. « Mon travail d'architecte du patrimoine est d'abord de regarder comment les choses fonctionnent, comment les éléments sont assemblés. Et pour l'école de Vantoux, nous l'avons fait sans pouvoir démonter les façades. Il a donc fallu imaginer la conception et effectuer un gros travail de recherche ». Une vraie gageure car dans les archives Jean Prouvé, le rangement n'est pas établi selon telle ou telle construction mais en fonction des pièces fabriquées. Grégoire André s'est donc efforcé de respecter le système constructif de Jean Prouvé. « J'ai donc prévenu la mairie de Vantoux.

Nous avons pu isoler certaines parties, celles cachées, mais ils auront encore un peu chaud l'été et un peu froid l'hiver ». Une autre méthode aurait été de tout enlever et de se servir des façades Prouvé comme simple élément décoratif. Grégoire André s'y est refusé. L'architecte estime également que Jean Prouvé ne peut être dissocié de son frère architecte Henri. Qu'ensemble, ils faisaient « un tout » (d'autres nuancent et rappellent qu'Henri, son frère cadet de 15 ans, a été formé par Jean Prouvé). Enfin, il pose comme limite du principe constructif de Jean Prouvé, la question du remplacement des pièces usinées et vieillissantes. Un problème rencontré par les occupants des maisons Prouvé à Meudon qui étaient satisfaits de leur habitation mais qui n'arrivaient pas à se procurer des pièces de rechange d'origine.

« Bâtitteur, militant et poète »

Pour toute la famille, faire vivre la modernité de Jean Prouvé ne se résume pas à la seule préservation du patrimoine et de sa mise en valeur. Il y a aussi l'esprit Jean Prouvé. Ce père, ce grand-père « toujours attentif, soucieux de nous. Il voulait que l'on soit libre, que l'on ait des idées et que l'on essaie de faire de son mieux pour le bien-être de tous », déclare Delphine Drouin-Prouvé. Et pour l'Histoire avec un grand H, s'il est une citation à retenir, c'est bien celle de Renzo Piano : « Dans la perpétuelle variation des tendances, des goûts, des avant-gardes et des styles qui accompagne notre noble art de construire, Prouvé a toujours dessiné la ligne droite. Justement, celle d'être en même temps bâtisseur, militant et poète ».



Jean Prouvé et l'architecte Aydin Givan

Texte : Alexandre POPLAVSKY

Illustrations : Alexandre MARCHI, Patrice SAUCOURT,
Fred MARVAUX Archives ER, Archives de la famille Jean
Prouvé,

©Bibliothèque Kandinsky, Mnam/CCI,
Centre Pompidou - Fonds Jean Prouvé, © Galerie Patrick
Seguin.

